Moszynski, George
La question polonaise
et la guerre russo-
japonaise

A QUESTION POLONAISE

et

GUERRE RUSSO-JAPONAISE

par

Le comte GEORGE MOSZYŃSKI



CRACOVIE

IMPRIMERIE DU »CZAS«

1904

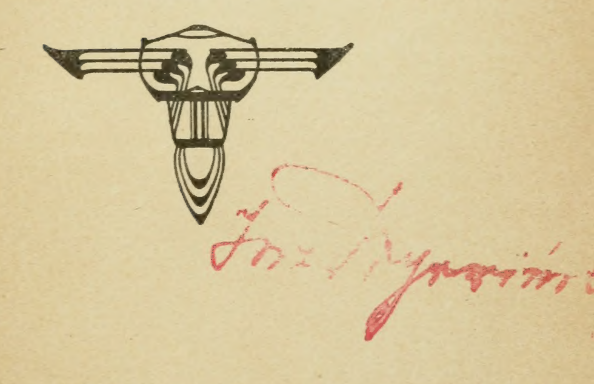
LA QUESTION POLONAISE

et

LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE

par

GEORGE MOSZYŃSKI



CRACOVIE
IMPRIMERIE DU »CZAS«
1904


LIBRARY
SEP 21 1964
UNIVERSITY OF TORONTO

I.

»La question de l'entente russo-polonaise se lie à l'extension politique de la puissance de l'empire russe, qui entraîne des devoirs envers les peuples slaves et la civilisation du monde entier. Le déchaînement de basses passions, peut parfois former pour un temps une solidarité traduite au dehors par une puissance politique; il ne peut jamais servir de base solide au développement de la vie sociale et économique. La passion ne peut consumer que des forces sociales existantes; elle est incapable d' en créer. La puissance de la Russie ne peut être basée jusqu'à l'infini sur la ruse au dehors et l'arbitraire bureaucratique au dedans. L'impunité de cette tyrannie ne peut être le trait d'union principal entre une société matérialisée et le despotisme du tsarat«.

»Souvenons-nous qu'il n'y a pas de moments d'arrêt dans l'histoire. Il est de notre devoir commun de travailler pour l'avenir, quand l'occasion d'une entente se présente. La perte de cette occasion devient en elle-même un fait historique dont les conséquences se font impitoyablement sentir. Nous voyons la Russie enivrée des hommages que toutes les puissances du monde civilisé lui pro-

diguent à l'envi. La nation russe peut contempler avec un légitime orgueil la grandeur de sa patrie. Il ne lui est pourtant pas permis d'oublier que la vérité, le sens moral et la justice, doivent lui servir de base; autrement cette grandeur peut devenir un jour un souvenir plein d'amertume pour les générations futures. Nous voyons aujourd'hui l'avenir politique du monde slave entre les mains de la Russie. Fasse le ciel qu'elle se trouve à la hauteur de la mission qui lui incombe vis-à-vis du monde civilisé; qu'elle s'ouvre à la vérité et à l'amour; qu'elle renonce à épuiser ses forces morales et économiques dans une lutte stérile avec l'Eglise universelle du Christ et la divine loi naturelle! qu'elle les conserve intactes pour le moment solennel où se joueront les destinées de l'humanité, entre la civilisation européenne chrétienne et le matérialisme asiatique. Un manque de forces à ce moment la ferait crouler plus bas encore que la Pologne, en ensevelissant sous ses ruines, non seulement son propre avenir, mais aussi celui du monde slave tout entier« (»Audiatur et altera pars«, George Moszyński, 1896, p. 65—68).

Voilà ce que j'écrivais il y a huit ans dans le fol espoir de voir pénétrer ces paroles dans la conscience russe d'en faire peut-être un trait d'union entre Polonais et Russes. J'espérais qu'elles arrêteraient la Russie au bord de l'abime vers lequel la poussaient son chauvinisme national et ses haînes. Hélas! le gouvernement et la société russe étaient également incapables de saisir cette vérité. La lutte aveugle avec l'Eglise catholique, la tendance absurde de dé-

moraliser et de dénationaliser les Polonais, ainsi que le délire de conquêtes incessantes en Extrême-Orient, tel était le fond de ce qu'on appelle: »l'idée russe«. Et pourtant toutes les forces de la Russie auraient dû se concentrer sur la réforme morale, pour lui éviter humiliations et désastres. Il ne lui a pas suffi de relier ses conquêtes à l'empire par la ligne du chemin de fer asiatique; sous prétexte d'ouvrir à l'industrie russe un port qui ne gelât point sur la Mer Jaune, elle prit Port Arthur et le rattacha au transsibérien à travers la province chinoise de la Mandchourie. Il est clair qu'il ne s'agissait pas de protéger son industrie, mais bien de gagner une base stratégique en vue de nouvelles conquêtes en Orient. L'industrie naissante de la Russie, protégée par des droits d'entrée élevés, a un débouché plus que suffisant dans la Russie d'Europe et d'Asie et enfin dans le nord de la Chine — il est certain qu'elle n'avait ni le besoin ni les forces nécessaires pour lutter dans les provinces chinoises orientales avec l'Angleterre commerçante, le Japon et l'Allemagne. La Russie ne songeait nullement à l'extension de son industrie, en reculant si follement ses frontières sur l'Orient asiatique. Il ne s'agissait que de gagner de nouvelles étendues de terre pour les livrer en pature à l'exploitation insatiable de la bureaucratie russe. Il entrait dans ses vues de placer la Chine sous sa dépendance politique et de menacer la domination anglaise aux Indes. Quoi d'étonnant que la diplomatie anglaise soit intervenue pour faire obstacle aux plans russes et couper court à ces appétits prématurés. La servile

opinion publique en Russie n'a pas manqué de soutenir le gouvernement, en excitant le chauvinisme de la société russe. Qu'il nous suffise de rappeler un article du »Swiet« à propos de la nouvelle année 1897, qui n'hésite pas de mettre au rang des affaires intérieures de la Russie: la Chine, la Perse, le Bélouchistan, les Indes et l'Autriche jusqu'aux bords de l'Adriatique, en affirmant sans broncher que: »Ce sont nos postes avancés, indispensables pour une lutte effective avec le plus grand ennemi de notre nation — le Germanisme«. J'ai profité de cette occasion, pour m'adresser encore une fois au bon sens de la société russe dans une brochure intitulée: »Quelques remarques sur les articles des journaux le »Swiet« et les »S. Pietierburskija Wiedomosti«.

Je suis de ceux, écrivais-je, qui travaillent de vieille date pour amener une union entre Russes et Polonais, c'est-à-dire, pour assurer le plus efficacement la puissance russe sur ses frontières occidentales, persuadé que la question slave renferme le mot de l'énigme russo-polonaise. Sachant que le principal devoir qui incombe à la Russie est de porter la civilisation occidentale en Orient, je n'ai pu garder le silence en voyant les efforts du journalisme pour pousser la Russie dans une situation sans issue où devait forcemment périr, non seulement sa propre puissance, mais aussi l'avenir du monde slave. Au lieu d'éveiller le chauvinisme national, la presse pourrait remplir un devoir important en convainquant la société que plus l'enjeu de la Russie est grand, plus elle est menacée de

dangers et qu'il serait nécessaire de concentrer, éclairer et tendre toutes les forces sociales pour arriver à bon port. N'oublions pas qu'étant arrivée, non seulement au point de vue géographique, mais aussi au point de vue politique et économique, aux frontières mêmes de la Chine et du Japon, la Russie a perdu la situation stratégique exceptionnelle qui la délivrait de tout danger sur ses derrières et excluait une guerre sur deux fronts. Jusqu'à présent la Russie pouvait être attaqué par deux ou trois puissances, elle pouvait avoir affaire à une ligne de front ennemie plus ou moins étendue; mais elle ne pouvait être attaquée sur deux points opposés en même temps, en un mot être prise entre deux feux. A l'heure qu'il est, le transsibérien et l'immixtion immédiate de la Russie dans les affaires de la Chine et du Japon changent radicalement les bases anciennes de la force militaire de la Russie. Il me semble que les journaux auraient dû parler à la société sur un autre ton, s'ils avaient eu en vue la prospérité réelle de la Russie. Voici ce que l'on aurait pu dire à mon avis: »La Russie a su conquérir d'immenses étendues en Asie et ouvrir un champ incroyable au développement de ses richesses, de son industrie et de son commerce. Nous ne pourrons récolter l'abondante moisson de ce bienfait que si nous prenons pour mot d'ordre le travail, la moralité et le respect pour les droits et les intérêts d'autrui. N'oublions pas que la terre est ronde, qu'au delà de nos confins vivent des centaines de millions d'hommes organisés en des sociétés civilisées qui éprouvent aussi le besoin de vivre et de se déve-

lopper. Souvenons-nous que notre nation de cent millions, éparpillée sur une étendue de milliers et de milliers de lieues, a besoin de beaucoup de temps pour arriver à une prospérité matérielle et sociale suffisante. Souvenez-vous enfin qu'aujourd'hui la puissance militaire d'un Etat dépend dans toutes ses artères de sa force économique, morale et intellectuelle. N'oubliez pas qu'il serait stérile de menacer le pire ennemi de la nation russe, le Germanisme, si notre nation n'était pas en état de l'égaler par ses énergies productives et civilisatrices. Voilà, à mon avis, les conseils que le »Swiet« aurait pu donner aux siens, puisque le besoin de cingler à pleines voiles dans la haute mer de l'avenir politique se faisait si vivement sentir. Hélas! au moment où j'écrivais ces paroles, cet implacable ennemi de la nation russe avait déjà planté ses jalons pour mettre l'Etat russe sous sa dépendance. Les organes de l'opinion publique en Russie lui ont été fort utiles dans cette entreprise.

Il est étrange que la Russie coure à sa perte par les mêmes chemins où s'est naguère fourvoyée la Pologne, et que cette même lourde patte teutonique puisse la pousser à la ruine comme elle l'a fait naguère avec la Pologne. Nous lisons que même les »S. Pietiersburskija Wiedomosti,« c'est-à-dire l'organe du prince Uchtomski, qui ne cesse de rapeller à la Russie le besoin de réformes intérieures et le devoir de justice envers la nation polonaise, n'hésite pas aujourd'hui à compter les Prussiens parmis ses alliés et, dans sa conviction que le malheur est la pierre de touche de toute amitié, dé-

clare: »qu'il nous faut reconnaître et même souligner la vive et sincère sympathie des Allemands à notre égard« (Nr 36 »Czas« 1904 a). En vérité cela nous reporte à la diète de quatre ans et à la Constitution du 3. mai, et nous entendons nos plus grands patriotes, Ignace Potocki en tête, chanter les louanges du roi de Prusse, »le plus grand bienfaiteur et ami de la nation polonaise«. Si le coup de foudre du désastre de la guerre avec le Japon n'avait pas fait perdre l'équilibre aux patriotes russes, si leur jugement n'était pas obscurci, ils comprendraient que l'idée maîtresse de la politique de Bismarck, continuée par la Prusse, est de placer au delà des monts les forces de ses chers amis. Que cette même politique des Teutons a poussé la France au Tonkin et la Russie à Merv, qu'elle a été d'accord avec la France pour empêcher le Japon de profiter des avantages remportés en Chine et pour jeter entre le Japon et la Russie le germe de la guerre actuelle. Cet ami sincère travaille depuis quarante ans pour empêcher l'union russo-polonaise et constitue le meilleur point d'appui de la tyrannie de la bureaucratie russe. C'est lui qui a entraîné la Russie à une lutte absurde avec l'Eglise du Christ. Les patriotes russes devraient se rendre compte que c'est l'influence allemande qui a renforcé en Russie le mépris de toute loi, que cette influence à soigneusement cultivé ce côté faible du caractère russe.

En vérité, quelle étrange analogie existe entre nos nations et leur histoire! La Pologne a été minée par le mépris de toute autorité; la Russie est ravagée par un cancer dont les effets sont en-

core plus terribles, le mépris de toute loi. Le Russe ne sait respecter aucune loi, ni la loi divine, ni la loi morale, ni les lois de la science, ni les lois de l'Etat. Au fond du caractère de chaque Russe, végète le parasite de l'arbitraire qui ravageait naguère le cœur de l'ancien noble polonais. Je ne vois qu'une seule différence : c'est que la Russie a su diviniser cette tyrannie et la symboliser dans l'institution toute puissante du tsarat. Le Polonais, au contraire, a poussé l'idée de droit jusqu'à l'absurde, en annihilant complètement le pouvoir royal. En pratique, ces deux systèmes d'arbitraire mènent au même résultat, en affaiblissant le pouvoir souverain ; mais le système russe est d'autant plus terrible qu'il réduit à zéro le pouvoir du monarque, anéantit la force de l'Eglise, l'autorité des principes moraux, le sentiment de la justice, du devoir et de la simple honnêteté.

Sous couleur de n'entraver en rien la toute-puissance du souverain, on livre la Russie à l'arbitraire bureaucratique rebelle à toute loi morale; on la livre à l'erreur, au mensonge, au vol. Cet arbitraire n'est limité que par d'adroites combinaisons pour ne pas encourir le déplaisir des supérieurs immédiats et ne pas gêner leur propre tyrannie. Mon affirmation n'est pas une assertion hasardée, inspirée uniquement par une haine de race. Ce ne sont pas les faits qui nous manquent; on pourrait en citer beaucoup pour prouver l'impuissance du souverain russe combattu par l'arbitraire de la bureaucratie, impuissance qui égale celle de l'ancien roi de Pologne dominé par la noblesse. Où trouver

une meilleure preuve de notre dire que l'impitoyable opression du peuple polonais depuis près de quarante ans, depuis la fatale insurrection de 1863? Et pourtant le rescrit de l'empereur Alexandre II, daté du 31 Octobre 1864, adressé au grand-duc Constantin et le rappelant du poste de vice-roi du royaume de Pologne, contient la promesse formelle du tout puissant empereur russe que les réformes commencées ne sont qu'ajournées jusqu'à la pacification du pays. Il y est dit clairement: »Lorsque, Dieu aidant, la rébellion polonaise aura été réprimée, quand mes sujets du royaume auront enfin compris la loi et le devoir, et, repoussant les conseils de vils instigateurs de trahison, se seront tournés vers ma miséricorde, quand l'ordre rétabli nous permettra de reprendre l'œuvre que vous avez entreprise, quand les circonstances faciliteront l'établissement des institutions que j'ai octroyées au royaume — et leur établissement est un de mes plus grands, de mes plus ardents désirs — alors je pourrai m'attendre à ce que vous preniez part à l'exécution de mes projets, en vous dévouant à mon service avec la même persévérance, la même abnégation dont les preuves ont rempli mon cœur de joie, et m'inspirent à votre égard une confiance sans borne, non moins que des sentiments d'amitié fraternelle«.

L'insurrection fut réprimée; la nation n'avait qu'un seul désir: effacer les fautes du passé, se relever moralement et économiquement. Sa loyauté fut prouvée d'une façon éclatante en 1877. Non seulement elle ne suscita aucune difficulté au gouvernement russe, mais même une grande

partie des décorations russes récompensant la valeur militaire vint briller sur des poitrines polonaises. Eh bien! Qu'est devenu l'un des plus grands, des plus ardents désirs de l'empereur autocrate russe? Ce beau rêve s'est rapidement évanoui sous les coups de l'arbitraire des Katkow, Milutyn, Berg et de toute la bande affamée de la bureaucratie qui, forte de l'appui moral des Prussiens, ne craignait rien tant que l'entente des Polonais avec la Russie. que la reconnaissance des droits nationaux polonais par le monarque russe. Ce grand et ardent désir de l'empereur de Russie a fait place à une pérsécution tendant à effacer toutes les traces des réformes commencées par le grand duc Constantin et le marquis Alexandre Wielopolski. On s'est évertué à détruire la nation polonaise, non seulement politiquement, mais aussi moralement et socialement.

La discorde fomentée entre paysans et nobles, la société entière abrutie par un système d'éducation ayant pour but unique la russification, la ruine économique du pays privé de toute liberté d'action. l'état lamentable des voies de communications, l'iniquité des tarifs différentiels, enfin la démoralisation systématique de la société par une lutte acharnée non seulement contre l'Eglise catholique, mais aussi contre toute vérité, toute justice et toute morale, par la protection de toute lâcheté individuelle, aussi bien dans le peuple que dans la noblesse et le clergé, voilà le tableau de la réalisation du plus grand, du plus ardent désir de l'empereur tout puissant de la Russie.

Et pourtant Nicolas II ne nous a-t-il pas assuré dans son manifeste d'avènement qu'il exami-

nerait les besoins de tous ses fidèles sujets. Et qu'a-t-il été fait pour ce royaume de Pologne dont la capitale a accueilli le jeune monarque avec un enthousiasme indescriptible? Que sont devenus ces ukazes qui assuraient le respect de la langue polonaise? On a aboli l'usage de la langue polonaise même dans les institutions d'ordre privé dont font certainement partie les sociétés de crédit mutuel. On l'a abolie jusque dans les œuvres de bienfaisance, comme c'est actuellement le cas dans les commités chargés de secourir les inondés. Qu'est-il advenu de l'ukaze de l'année dernière enjoignant la tolérance religieuse? Nous-avons vu au contraire un redoublement de persécutions contre l'Eglise, d'attaques du gouvernement contre les séminaires, ayant pour but de soustraire les élèves à l'influence des évêques et de les mettre à la merci de l'inspecteur orthodoxe de l'instruction publique, pour faire de ces ministres du Christ de simples employés de police russes. Les prêtres nouvellement ordonnés sont empêchés d'accomplir leurs fonctions sacerdotales dans les paroisses. Le nombre limité des passeports que la police refuse aux prêtres voulant prendre part aux cérémonies des pardons, entrave les fidèles dans la participation aux Saints Sacrements. La défense de quitter sa paroisse sans passeport empêche un prêtre de se confesser à un confrère avant de dire sa Messe — même si sa conscience est chargée d'un péché mortel. Voilà les suites de l'édit de tolérance promulgué par l'empereur de Russie. Qu'il me soit permis de rappeler que presque simultanément à la publication de

l'ukaze de tolérance religieuse il a paru un ukaze sur la question des passeports, qui autorise tous les sujets russes a obtenir des passeports sans terme pour voyager dans l'intérieur de toute la Russie. Exception toutefois est faite pour les libérés de prison, les vagabonds et les bohémiens qui ne peuvent avoir que des passeports annuels et sont assimilés au clergé catholique forcé de solliciter un passeport spécial du chef du district, dès qu'il s'agit de passer la frontière de la paroisse. Quand on médite sur cette tolérance religieuse en Russie, on comprend la raison du privilège qu'ont les archevêques de Varsovie et de Mohylew de porter la pourpre; on comprend que ce n'est pas une marque extérieure de dignité, mais bien le symbole du manteau royal jeté sur la nudité du Christ raillé et souffleté par la soldatesque impériale romaine. Quand on voit les mauvais traitements incessants auxquels sont exposés les évêques et les prêtres du Christ de la part des tchinowniks et des praporschiks de la police; quand on songe aux lois de l'état russe, qui les mettent au même rang que les vagabonds et les malfaiteurs, c'est alors qu'on saisit dans toute son horreur la prophétie du Christ: »Mais avant toutes ces choses ils se saisiront de vous et vous persécuteront, vous entraînant dans les synagogues et dans les prisons, et vous amenant par force devant les rois et les gouverneurs, à cause de mon nom« (S. Luc. XXI, 12).

On comprend aussi que la vérité du Christ ne se trouve nulle part ailleurs que dans l'Eglise représentée par son chef visible le Saint Père, Pape

de Rome — on comprend la vérité du témoignage de persécutions et de souffrances que soutient le clergé catholique sous le gouvernement russe. En voyant ces vexations continuelles de l'Eglise du Christ, on finit par arriver aux sources de l'anarchie morale, sociale et politique qui s'étend en ravageant l'Etat et la société russe. Quelle est la cause de l'affaissement moral, partant social et politique de la Russie, si ce n'est l'erreur de l'orthodoxie, la rupture de la Tserkiew russe avec l'Eglise universelle, et son assujettissement aveugle à la police de l'Etat. Qu'il me soit permis de rappeler la lettre ouverte que j'écrivais il y a quelques années au comte Pierre Koutouzow: »La Tserkiew orthodoxe assujettie à l'Etat n'a pu éviter le plus épouvantable esclavage, l'esclavage du mensonge, ce satellite de chaque déchéance morale. Le mensonge est devenu la maladie chronique de la nation russe et fausse ses plus nobles aspirations«. Le mensonge et le mépris de toute loi, voilà pour ainsi dire le trait carastéristique de la plupart des Russes. Quoi d'étonnant que, de la Tserkiew jusqu'à l'administration de l'Etat, tribunaux, écoles, autonomie locale et provinciale, on ne trouve nulle part une seule institution publique qui ne soit une simple farce d'opérette, dont le seul but est de jeter la poudre aux yeux par des décors artificiels dont se moquent les acteurs mêmes, dorés sur toutes les coutures, couverts de cordons et de toute la ferblanterie décorative de croix et d'étoiles. Peut-on prendre au sérieux une justice qui condamne un abbé Bilakiewicz à de longues années

d'exil — à la mort civile, pour avoir enfermé pour quelques heures dans les caveaux de son église une courtisane dont-il voulait frapper l'imagination pour la ramener dans les sentiers de la vertu, quand cette même justice a laissé impunis les policiers qui flagellaient impitoyablement pendant leurs enquêtes les malheureux innocents de Krożе. Qu'est-ce donc qu'un tribunal qui condamne le maître de police Kiritschenko, de Radom — dont la connivence avec tous les voleurs du gouvernement avait duré trois ans, à six mois de prison, peine bientôt effacée par l'amnistie. Cette même justice a innocenté complètement le chef de district Herman, dont les abominables détournements des fonds destinés à combattre le choléra étaient surabondamment prouvés; enfin cette même justice condamne à six semaines de prison l'agent de police de Siedlce, le bourreau atroce d'un gamin innocent, accusé de vol et poussé au suicide par le désespoir. Le »Kraj« nous annonce que le procureur en a appelé de cette décision, qu'il y a donc probabilité que le condamné fera huit semaines de prison, à moins qu'il ne profite d'une amnistie nouvelle. Ajoutons que la protection exercée par l'Etat sur les ouvriers et les forêts, le contrôle des chaudières des fabriques repose sur les mêmes bases.

L'arbitraire et le mensonge ont remplacé en Russie la base morale dans toutes les artères de la vie russe. En Russie, on ne trouve que par exception des gens employés au service de l'Etat, réellement soucieux des fonctions qui leur ont été confiées. Il ne s'agit que d'être à couvert vis-à-vis

de ses supérieurs, grâce à une signature, une preuve écrite quelconque, et de ne pas nuire à sa propre carrière. Le mensonge et le mépris de toute loi n'est pas la tare distinctive de la seule bureaucratie; c'est la marque nationale de toute la société russe. Voyons enfin quels sont, d'après les Russes, les traits caractéristiques de leur nation. C'est d'abord le despotisme du tsarat, l'idée la plus fausse qui existe, car en pratique elle se change en arbitraire bureaucratique, annihilant complètement le libre arbitre du soi-disant tout puissant tsar, et réagissant d'une façon fatale sur le sain développement social et politique de la Russie. Puis il y a l'orthodoxie, c'est à dire une église policière, niant la vérité de l'Eglise du Christ, livrée corps et âme aux intérêts de la bureaucratie russe, et divinisant la personne du tsar, par conséquent en contradiction avec le premier commandement de Dieu: »Un seul Dieu adoreras«.

Citons encore le calendrier ancien style, c'est-à-dire un calendrier qui dédaigne la vérité scientifique. Enfin la propriété communale, »le mir«, qui est un mensonge absolu et la négation de la saine théorie de l'économie politique. Il est prouvé qu'elle n'est nullement une ancienne institution slave, conservée avec une piété filiale par la nation russe; le livre de M. Synkowicz: »Feldgemeinschaft in Russland« nous démontre au contraire que la propriété commune en Russie n'a été définitivement formée que sous Pierre le Grand, en vue de faciliter la levée des impots, et stabilisée pendant le règne de Nicolas I, sous le ministère Kisielew. Il suffit

de rappeler les mauvaises récoltes et les disettes incessantes, résultat de ce merveilleux systéme, pour prouver qu'il est contraire à une saine idée d'organisation sociale. Je répète donc qu'on aurait tort de croire que le mensonge et le mépris de toute loi caractérise la seule bureaucratie russe: le Russe, en général, en est tellement imprégné que, même un réformateur social, un soidisant apôtre du Christ — je veux parler du comte Léon Tołstoj — n'a pu trouver d'autre trait d'union entre son esprit de mépris invétéré des lois et l'Evangile qu'en déclarant que toute loi, toute hiérarchie, toute autorité est contraire à l'Evangile, n'est que vol et rapine. Son esprit révolté a fini par nier la divinité du Christ et l'immortalité individuelle de l'âme humaine. Quoi d'étonnant que tous les efforts de réorganisation de la société russe n'aboutissent toujours qu'à un nihilisme moral, à une anarchie politique complète — et nous voilà revenus au mensonge et à la divinisation de l'arbitraire. Les puissances des ténèbres auront beau faire, elle ne changeront pas ce fait que la force morale sera toujours la base principale et la condition première, aussi bien dans la vie des peuples que dans la vie individuelle, aussi bien en politique qu'en agriculture et en industrie. Ce facteur, hélas! manque complètement à la nation russe. C'est en vain que la bureaucratie russe essaye de remplacer la force morale de la société par la formule de l'orthodoxie, la formule de l'instruction scolaire, la formule des institutions agricoles et industrielles. Ces choses là sont bien belles et utiles, mais à condition

qu'elles soient vivifiées par la force morale de la société; autrement elles dégénèrent d'une façon dangereuse pour l'ordre public; chose qu'a bien comprise le gouvernement russe de Twer, si l'on peut se fier au rapport du gouverneur constatant que les écoles mêmes avaient servi à propager les doctrines du socialisme et du nihilisme. Nous savons que là où règne le mensonge et le mépris des lois il ne peut être question de sacrifices réels pour la cause publique, ni de scrupules dans l'accomplissement du devoir. Telle est la cause de ce que nous raconte le général Kuropatkine dans son ouvrage: Osman-Pacha à Plevna put recevoir trois fois des transports de près de trois mille bœufs et des secours en hommes et en munitions, qui traversaient justement la ligne gardée par une douzaine de régiments de cavalerie russe dont le service était tellement indolent qu'ils n'aperçurent chaque fois que la queue de la colonne turque s'engouffrant dans les fortifications de Plevna. L'échec aussi de la première attaque contre Plevna peut être attribué à ce capitaine qui, contrairement aux ordres reçus, avait eu l'idée de commencer l'attaque deux heures trop tôt, entrainant ainsi un corps entier et l'exposant à être battu, tandis que les autres corps d'armée restaient immobiles.

L'expérience de la guerre d'aujourd'hui démontre que, malgré tous les progrès techniques qu'on s'est efforcé d'introduire dans l'armée russe, depuis l'année 1877, on a été impuissant à relever la force morale et l'esprit de devoir de cette armée,

puisque la première attaque de la flotte russe à Port-Arthur a trouvé tout le corps des officiers au spectacle. Cet état de choses était parfaitement bien connu des amis et voisins de la Russie, et ils n'ont pas manqué d'en tirer profit.

II.

La marque distinctive des affaires qui n'ont pas été entreprises par la nation même et pour son bien, est qu'elles lui sont toujours imposées par des ennemis politiques avec une mauvaise intention évidente. Les intérêts les plus divers des voisins s'y rencontrent pour cuire leur pot-au-feu dans la cendre encore chaude des désastres. Telle a été l'année 1863 pour la Pologne, qui s'est laissée prendre à l'appât de l'indépendance polonaise tendu par les Prussiens, désireux d'empêcher l'alliance franco-russe et l'entente russo-polonaise. Les Autrichiens se sont servis du même moyen pour renverser Wielopolski et détourner le flot révolutionnaire de Venise et de Rome; Mazzini en a usé pour ouvrir à la révolution le chemin de Rome et de Venise. C'est ainsi que de nos jours nous voyons rivalité d'influences dans la question japonaise, entre les manifestations de sympathie pour la Russie de la part de l'empereur Guilliaume II, désireux de mettre la Russie sous sa dépendance, et, d'un autre côté, de la part des Tchèques, Serbes et Croates — s'il faut en croire les journaux Russes, même des Polonais de Posen — en vue d'affaiblir la tyrannie teutonique si pesante pour les Slaves. Il est vrai

que le »Czas« de Cracovie non plus n'a pas évité cette erreur. Il déclare dans son Nr 32 de l'année courante »qu'on ne peut prendre au sérieux les combinaisons de certains politiciens sans mandat, qui prévoient un agrandissement éventuel de l'Allemagne, en cas d'une défaite russe«. Il ajoute pourtant que le bon sens nous montre que la Russie une fois affaiblie, l'Allemagne avec son armée intacte verra augmenter sa prépondérance, non seulement vis-à-vis des autres Etats, mais aussi vis-à-vis de ses alliés d'aujourd'hui. C'est donc l'avis du »Czas« qu'une victoire russe affaiblirait l'influence prussienne, et qu'au contraire une défaite ne ferait que l'accroître. Cette opinion fait preuve d'un manque de compréhension complet de la politique russe depuis l'origine de sa puissance en Europe. Il est pourtant impossible de nier que la Prusse ne doive beaucoup à la Russie. L'appui russe a toujours été la base de toutes les opérations politiques prussiennes. Si l'insurrection polonaise n'avait pas permis aux Prussiens de s'entendre avec la Russie, la Prusse n'aurait jamais pu vaincre l'Autriche et la France et faire l'unité de l'Allemagne. Il est vrai que la Russie arrêtée aux portes de Constantinople et le traité de San Stephano déchiré par le congrès de Berlin, parurent introduire quelques aigreurs dans les rapports entre les deux Etats amis, et que la Russie a eu sa revanche en mettant son veto au projet d'une nouvelle attaque de la Prusse contre la France; mais ce malentendu n'a guère été durable. Nous savons que déjà du temps de la triple alliance et quand une guerre austro-russe paraissait

probable, le prince de Bismarck a pu faire un traité secret avec la Russie contre l'Autriche. L'entente politique entre Russes et Prussiens, cette base d'opérations, cette garantie principale de l'arbitraire bureaucratique en Russie, est trop profondément enracinée dans l'organisme actuel de l'Etat, pour qu'on puisse en libérer facilement la politique russe. En renonçant à cette entente, la Russie serait forcée de ne compter que sur elle-même. Elle serait obligée de reprendre des forces par une réforme intérieure, morale et politique, qui serait le coup de grâce pour l'arbitraire bureaucratique. La bureaucratie russe ne le comprend que trop bien ; c'est ce qui fait qu'elle est décidée à se cramponner aux Prussiens. Toutes les marques d'hostilité contre les Allemands n'ont pas empéché qu'il a suffi aux Prussiens de tendre adroitement en Orient une embûche pour que les Russes aient empêché les Japonais de profiter de leur victoire sur la Chine, pour que non seulement le gouvernement, mais même la presse sérieuse en Russie aient chanté les louanges de la Prusse, cette fidèle amie de la Russie. Le moment est mal choisi pour perdre son temps à des formules d'opinions, ou à des luttes contre des moulins à vent. La société polonaise a au moins le droit d'exiger de sa presse un exposé clair de la situation politique. De la compréhension de cette situation dépend notre conduite, c'est-à dire l'avenir de notre nation. Si j'étais un patriote russe, je désirerais ardemment la fin de la dangereuse équipée de la Russie, poussée d'un côté par le désir des conquêtes et le manque de respect pour les droits et les intérêts

d'autrui et, de l'autre, par l'astuce de ses faux amis, les Prussiens. Si j'étais un patriote russe, je désirerais avant tout la cessation de la guerre dont le seul profit pour la Russie ne peut être qu'un épuisement économique et une humiliation politique, à moins qu'elle ne soit sauvée de la honte grâce à l'aide de la Prusse, c'est à dire livrée pour de longues années à son influence. Ce serait prolonger jusqu'à l'infini le système du mensonge et de l'arbitraire, qui déprave et désorganise la Russie et le monde slave entier. A mon avis, il faut ignorer complètement les principes de l'art militaire, lié à tant de difficultés économiques, pour supposer que la Russie puisse vaincre le Japon. Des milliers et des milliers de kilomètres séparent la Russie du théâtre de la guerre; sa marine est faible; tous les transports de vivres et de matériaux de guerre arrivent par la voie unique du transsibérien, exposée à tout moment à être détruite par l'ennemi. Souvenons-nous que la puissance anglaise, armée de la première flotte du monde et en état de transporter facilement des corps d'armée entiers sur le théâtre de la guerre, fut tenue en échec pendant deux ans par les Boërs dont la population s'élève à peine à quelques centaines de mille hommes. Comment supposer que le Japon, nation homogène de quarante sept millions d'âmes, énergique, patriotique, admirablement bien organisée et gouvernée, armée d'une excellente flotte et d'une armée de six cent mille hommes, qu'au besoin elle serait certes en état de doubler, proche voisine du théâtre de la guerre, puisse reculer devant l'armée russe, qui ne peut-être trans-

portée que graduellement et se trouve exposée à une série de défaites? Je soutiens que, livrée à ses propres forces, la Russie ne pourra tenir tête au Japon. Il n'y a que l'aide de la Prusse qui puisse faire pencher la balance du côté de la Russie, à moins que l'Angleterre et les Etats-Unis ne se mettent de la partie en soutenant le Japon; mais il est hors de doute qu'une victoire remportée sur le Japon en pareille compagnie serait plus désastreuse pour la Russie que la pire des défaites militaires. Elle serait livrée pour de longues années à la Prusse; sa réorganisation morale serait retardée d'un demi-siècle au moins; casques prussiens et fouets russes peseraient fatalement sur l'avenir du monde civilisé. Le »Czas« est dans l'erreur quand il affirme que l'affaiblissement de la Russie accroîtrait la puissance prussienne en Europe. Je suis d'avis que la puissance prussienne ne s'accroîtrait d'une façon demesurée en Europe que dans le cas où les seules forces de la Russie se trouveraient insuffisantes pour la faire sortir de cette impasse, et où il lui faudrait être redevable aux Prussiens de son sauvetage. L'echec, même le plus grand, de la Russie, loin de consolider la Prusse, ne ferait que l'isoler, car il est clair que la Tripplice même perdrait sa raison d'être, si la menace éventuelle d'une guerre avec la Russie cessait d'exister pour l'Autriche. Je répète qu'une défaite russe au Japon serait moins terrible qu'une victoire remportée avec l'aide directe ou indirecte de la Prusse.

En supposant même une défaite complète de la Russie, avec, pour suite, l'évacuation de la Man-

dchourie et de Port Arthur, rien ne l'empècherait d'entreprendre la réorganisation intérieure, et de baser sur les principes de la justice ses relations avec les Polonais, la Lithuanie, la Petite Russie, la Finlande et la Courlande. Fortifiée moralement et économiquement, la Russie trouverait peut-être qu'au lieu de se faire des ennemis en Orient par sa politique de conquêtes, elle pourrait trouver des alliés sûrs dans ces mêmes Japonais qu'elle combat à outrance.

»Quand une nation rompt le fil de vérité éternelle qui l'unit au passé du genre humain, quand son aveuglement la livre aux conceptions littéraires nées d'hier, il ne lui reste plus qu'une seule chance de salut, une source unique de renouvellement; les catastrophes nationales«.

La Russie devrait se souvenir que cette grande vérité de Le Play ne cesse pas d'être vraie appliquée à la Russie. Fasse le ciel que l'horizon obscurci permette aux vrais patriotes russes d'ouvrir les yeux de leur monarque sur la profondeur de corruption de la bureaucratie qui abuse du pouvoir souverain en y substituant l'arbitraire, en faussant ses plus nobles intentions, et en ravalant l'Etat à un niveau de démoralisation et d'injustice qui crient vengeance au ciel.

Si tel est le résultat net de la guerre japonaise — ce sera sans aucun doute la plus magnifique victoire de la Russie et qui fera pâlir toutes ses infortunes!

En face des grands changements mondiaux à venir, il est de notre devoir de nous concerter

et d'arrêter le plan politique de notre attitude, à nous autres, Polonais. Il est clair qu'une action politique n'est possible qu'avec un champ ouvert à l'action. Privés de ce champ, nous ne pouvons arriver qu'à une série de troubles, fomentés en sous main par nos ennemis et exploités à leur avantage.

Sans aucun doute l'Autriche seule nous donne cette liberté d'action politique; par conséquent il ne reste qu'à arrêter notre ligne de conduite envers elle et à se concerter sur la politique à tenir. Tout en laissant de côté les prophéties politiques, nous ne pouvons perdre de vue ce fait que la guerre russo-japonaise complique de plus en plus la situation dans les Balkans, et nul ne peut prévoir le moment qui nous dévoilera la question des Slaves du Sud, sous son plus terrible aspect. Si le feu prend aux poudres en Macédoine, il est clair que l'Autriche ne peut attendre la fin de la lutte d'Alexeieff et de Kuropatkin avec les Japonais. Son rôle n'est pas de monter la garde des intérêts russes. En cela notre avis est conforme à celui de la »Reichswehr« (Nr. 37 »Czas« 1904).

Il nous faut reconnaître la situation et arréter une ligne de conduite qui puisse concilier nos intérêts polonais avec ceux de l'Autriche et du monde slave, en éloignant en même temps le péril qui menace le monde civilisé: le péril prussien. Je me range à l'opinion de tous les journaux sérieux en Pologne, à savoir que nous ne pouvons permettre à une organisation secrète quelconque de provoquer dans le Royaume de Pologne des troubles qui ne pourraient être qu'une bagarre, mais qui serviraient

de prétexte à une union, d'autant plus forte et dirigée contre nous, de la Russie avec la Prusse. Ensuite, nous ne pouvons admettre qu'un Etat quelconque exploite la question polonaise en vue de ses propres intérêts. Ce serait travailler pour le roi de Prusse, qui pourrait alors, avec ou même sans la permission de la Russie, reculer ses frontières aux dépens du Royaume de Pologne.

Préservons notre nation de la honte d'avoir à mendier à travers l'Europe, et des folies qui en résultent. Une seule action nous est permise — c'est-à-dire celle dont le résultat dépend de notre sens politique, de notre valeur et de notre esprit de sacrifice. Il me semble que j'ai déja formulé en 1880 (Coup d'œil sur la politique austro-polonaise) ce qui nous reste à faire — c'est-à-dire l'installation de l'influence autrichienne dans les Balkans, et, les circonstances aidant, une union militaire et douanière avec la Serbie, la Roumanie et la Bulgarie, en un mot, une fédération des Etats balkaniques sous la présidence de l'Autriche. Les nouvelles des journaux parlant d'une union projetée entre la Turquie et la Russie contre l'Autriche me paraissent dépourvues de fondement. Je pense que les Turcs prefèreraient l'établissement de l'influence autrichienne dans les Balkans à celle de la Russie. Enfin, si cette improbabilité devait se réaliser, je considèrerais comme désastreuse une politique qui épuiserait les forces militaires et économiques de l'Autriche dans une lutte avec la puissance voisine qui lui présente le moins de danger — et ne l'a jamais menacée depuis près d'un siècle. A mon

avis, l'Autriche n'aurait qu'à garder une stricte neutralité au cas d'une guerre dans les Balkans — tout au plus à s'assurer une position stratégique par l'occupation de Novi-Bazar, comme elle en a reçu l'autorisation au Congrès de Berlin, avec l'assentiment de la Turquie.

La menace d'une guerre européenne ne cessera pas de peser sur l'Europe, tant qu'il sera permis à la Serbie, au Monténegro et à la Bulgarie de mener une politique révolutionnaire en Macédoine, contre la Turquie.

Il suffit de tenir la parole donnée par l'Autriche et la Russie qu'en cas de guerre les Etats balkaniques ne pourront compter sur aucune intervention. Le rôle actif de l'Autriche ne devrait commencer qu'à l'issue désavantageuse d'une guerre des Etats balkaniques avec la Turquie, en empêchant leur nouvelle conquête par la Turquie; l'Autriche serait au plus haut point naïve si elle ne garantissait sa paix et celle du monde civilisé pour l'avenir, en formant une fédération balkanique sous sa propre présidence, c'est-à-dire en prenant en main la force militaire et la politique extérieure de ces Etats et en empêchant aussi de nouveaux troubles en Macédoine, dirigés contre la Turquie. Tel est, à mon avis, le seul moyen de couper court à la continuelle propagande révolutionnaire contre la Turquie et de faciliter l'introduction des réformes nécessaires promises par la Turquie.

En face de cette alternative, il faut que tous les Slaves de l'Autriche, y compris ceux du Sud, comprennent que la haine inexplicable contre l'Au-

triche d'aujourd'hui et contre tous les peuples non slaves habitant l'Autriche-Hongrie ne fait qu'affaiblir la question slave, l'empêchant de se consolider. La question slave ne peut aboutir que si elle est vivifiée par l'esprit de justice, d'indulgence et d'amour chrétien envers les autres. La désorganisation de l'Autriche, cette puissance unique où se concentrent aujourd'hui les peuples slaves occidentaux, ne peut mener qu'à un seul but: elle ne peut que consolider la politique perverse de la Prusse, désireuse de mettre la Russie sous sa tutelle et d'entretenir un ferment de rivalité incessante entre les peuples slaves.

L'histoire entière de l'humanité n'est qu'une suite de luttes de la vérité divine, de l'amour et de la justice, contre le mensonge et la haine. Celui qui l'oublie est condamné à l'aveuglement politique et il ne lui reste plus qu'à errer dans les champs de la politique utilitaire, règne du matérialisme, aujourd'hui tout puissant.

Polonais et Slaves devraient se rappeler que seule une foi profonde dans la Providence mène à la compréhension de l'histoire et à l'action politique qui porte ses fruits dans l'avenir des nations. Que nos Polonais de Pétersbourg surtout (habitués à écarter l'élément religieux comme chose stationnaire, vestige du passé et objet de croyances individuelles) qui trouvent qu'il est plus facile de former des combinaisons basées sur l'athéïsme de l'Etat d'aujourd'hui, se laissent rappeler cette vérité!

Qu'il me disent quel est le résultat qu'ils ont obtenu, non plus en politique, mais vis-à-vis de

l'opinion publique russe? Eh bien! nous voyons que les organes les plus rapprochés du »Kraj« de St. Pétersbourg, tels que les »St. Petersburskija Wiedomosti«, journal du prince Uchtomski, profitent de cette facilité et de ces combinaisons, basées sur l'utilitarisme, pour chanter les louanges de l'empereur Guillaume et des Prussiens, ces amis sincères de la Russie et du monde slave! Que les Russes et que tous les Slaves ne perdent pas de vue que cet ami sincère met au même rang que l'empereur Nicolas II, messieurs Kramarz, Srb, Etienne Radicz et tant d'autres patriotes slaves, dans le seul but d'empêcher à tout prix une consolidation du monde slave, de diviser les peuples slaves aussi bien en Autriche, qu'au delà de ses confins; qu'il se met en travers de toute entente de la Russie et de l'Autriche, pour imposer son influence à la Russie, pour l'employer comme outil de l'oppression teutonique qui pèse de plus en plus honteusement sur la civilisation européenne et la liberté des peuples slaves.

Cracovie, le 22 février 1904.

George Moszyński.